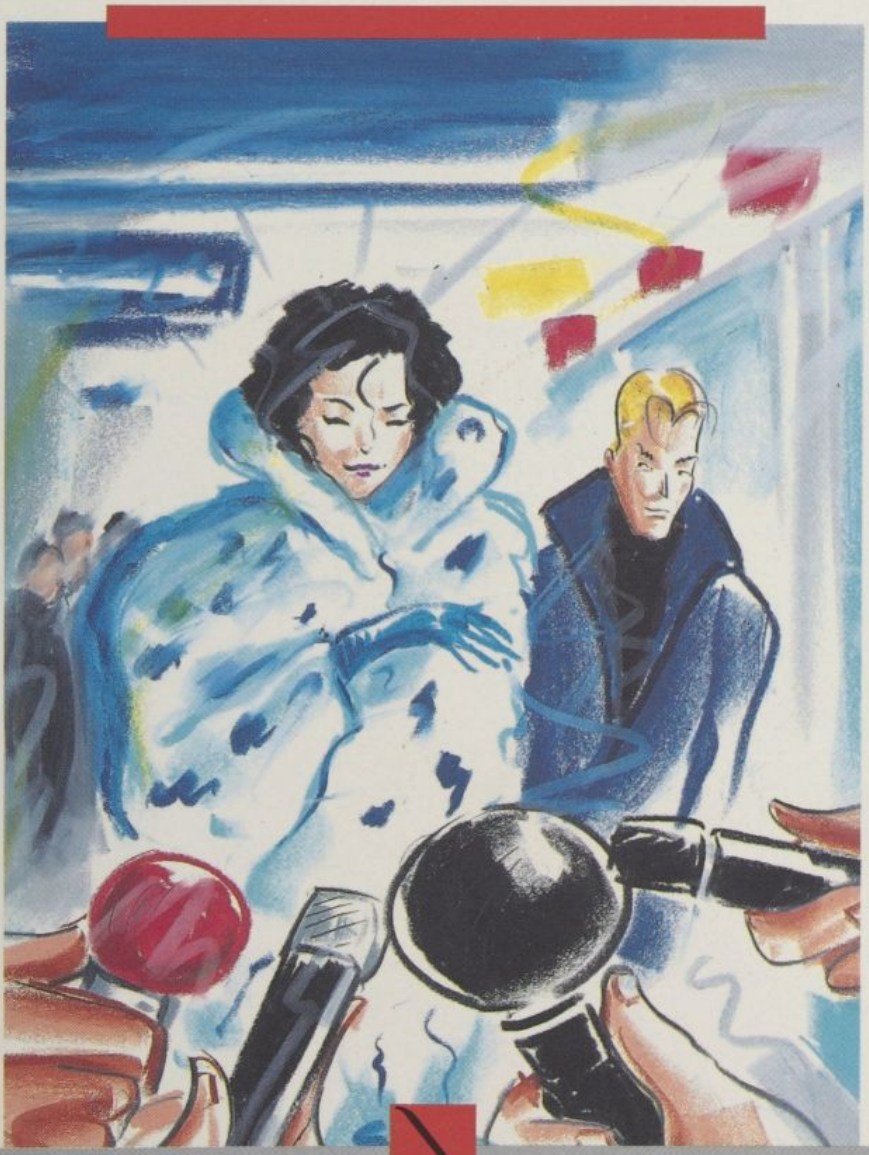
El. 8° Y
13527
(217)

POCHE · NATHAN ·

N DE MICHEL LAPORTE

Famille Fontaine

# La fuite enchantée






# La fuite enchantée

EL 8° Y
13527
(217)

**Michel Laporte** est né en 1950 dans le sud du Massif central. Il a exercé les métiers les plus divers avant de se mettre à écrire. Scénariste, romancier, traducteur, son œuvre s'adresse essentiellement à la jeunesse.

© Éditions Nathan (Paris-France), 1989.




MICHEL LAPORTE

# La fuite enchantée

*Illustrations*
*d'Olivier Kerjean*

823
Hug037

SÉRIE PROPOSÉE PAR BRIGITTE PESKINE
ARC EN POCHE / NATHAN


Damien
Bernard
Odile
Julie
Anne Sophie
Elodie
Mathieu

# 1

## *Ouverture*

Il y a des matins, comme ça, ou mieux vaudrait ne pas se lever et attendre au fond de son lit que la vie soit plus belle.

C'est dans ces dispositions d'esprit peu dynamiques que Julie Fontaine mâchonnait son vieux stylo en regardant, par la fenêtre de la cuisine, tomber la pluie.

Bien qu'il fût presque neuf heures, le néon était encore allumé. Devant elle, étalés sur la table, bouquins de maths, cahiers ; le parfait matériel de la parfaite lycéenne sérieuse et tout et tout.

Il pleuvait. Comme la veille et l'avant-veille. Une sale petite pluie de printemps qui menaçait de tomber encore pendant des jours et des jours.

Julie griffonna quelques chiffres sur une feuille, se demanda depuis combien de temps

elle n'avait pas vu le soleil. Elle s'était levée à six heures, bien décidée à en finir le plus tôt possible avec sa dose quotidienne de travail scolaire. Faut dire qu'elle avait complètement raté son deuxième trimestre. Elle avait montré son bulletin à Bernard et à Odile en proposant spontanément de bosser vraiment dur pendant les vacances de Pâques. Son père avait un peu grinché, sa mère avait émis quelques soupirs sceptiques, mais ils avaient été d'accord. Damien avait même appliqué aussi sec le principe, ses notes ressemblant beaucoup à celles de sa grande sœur, ce qui n'était pas à l'honneur de celle-ci.

Et puis d'une chaise à l'autre elle avait grignoté une dernière biscotte, avait rebu une dernière petite tasse de chocolat, vaguement feuilleté une revue de télé qui traînait là, regardé par la fenêtre le ciel qui n'en finissait pas de dégouliner. Elle s'était étirée, ré-étirée, s'était dit qu'il fallait vraiment qu'elle s'y mette, avait tournicoté dans la cuisine et le salon désert.

À sept heures et demie, le réveil de Bernard avait sonné. Son pas lourd jusqu'à la salle de bains, le rasoir, la douche ; un juron étouffé au moment où avait sauté le bouton du col et son père avait débarqué dans la cuisine, tout surpris de trouver là sa fille aînée. C'était bien sûr la faute d'Élodie.

Chaque fois qu'Odile n'est pas là, elle ne trouve rien de mieux à faire qu'à débarquer chez Julie au milieu de la nuit, soi-disant qu'elle a peur. Pas moyen d'être un peu chez soi !

— Normal, ma grande, t'es l'aînée. Et encore, t'as de la chance de vivre à notre époque.

Julie a froncé le nez.

— Ah oui ? Et pourquoi ?

Bernard se brûle un peu les doigts avec la tasse de café qu'il a laissée trop longtemps dans le four à micro-ondes.

— Parce que tu n'imagines pas, dans le temps, combien de jeunes filles ont sacrifié leur vie pour élever leurs frères et sœurs restés orphelins.

Julie hausse les épaules. Décidément son père regarde trop de feuilletons gnangnan à la télé.

— Au moins, elles n'avaient pas à s'empoisonner la vie avec des maths !

— Plains-toi ! J'en connais qui voudraient n'avoir rien d'autre comme souci que des maths à faire. Et puis c'est pas si dur, les maths.

— Chiche ! Tu m'aides ?

Et tout à coup Bernard n'est pas en avance, surtout que la voiture démarre mal depuis quelques jours, sans doute l'humidité, et en plus il doit être à l'heure, vu qu'il va

s'absenter dans l'après-midi pour aller chercher Odile à Roissy.

— Je peux venir avec toi ?

Trop content d'échapper aux maths, Bernard ! C'est d'accord, il l'emmènera. Il l'ébouriffe un peu au passage, un baiser sur le front. Il file.

— Travaille bien, ma grande !

Travailler ! Facile à dire.

C'est d'abord Damien qui passe, l'air égaré.

— Salut ! Tu déjeunes pas ?

— ...lut ! Après !

— Tu bosses pas, ce matin ?

— Mmm... Après ! J'ai trouvé un truc...

Il disparaît dans la cave, d'où montent l'instant d'après, heureusement assourdis par l'épaisseur du plancher, de déchirants désaccords de piano.

Puis Mathieu déboule l'escalier.

— L'est pas encore arrivée ?

— Qui ?

— Grand-mère ! Elle devait venir chercher Élodie de bonne heure.

— Il n'est que neuf heures, tu sais.

— Ouais, mais comme Élo est pas dans sa piaule, j'ai eu peur de l'avoir ratée.

— Elle m'a encore squattée. C'est chaque fois pareil !

— J'te plains. Dis, tu peux pas te pousser un peu avec tes bouquins ?

— Il te faut toute la table ?

— Quand t'auras du chocolat sur ton bazar, tu viendras pas râler.

Puis c'est Élodie qui arrive en pleurant.

— Je veux pas aller chez Grand-mère !

Mathieu et Julie se regardent sans rien dire. Quelle barbe cette môme !

— Écoute, c'est convenu comme ça. Tu voulais bien y aller. En plus, t'es sa chouchoute, à Grand-mère.

— Je veux plus maintenant.

Exaspérante ! Alors que les trois aînés Fontaine vont devoir passer toutes les vacances de Pâques coincés à la maison, comme des rats, on invite mademoiselle pour des vacances de rêve en Bretagne et tout ce qu'elle trouve à dire, c'est : « Je préfère rester avec maman. » Par moments, Mathieu déteste le monde tant il est mal fait.

— Tu sais, Élo, j'ai une idée.

Elle renifle un coup, cesse de pleurnicher, regarde son frère, pleine d'espoir.

— Tu pourrais sans doute changer avec Anne-Soph'.

L'expression de la petite hésite entre la haine envers son monstre de frère et l'horreur d'une telle perspective. Elle en a la chair de poule. Julie se retient d'éclater de rire.

Anne-Sophie part dans trois jours en vacances de neige avec l'école. Élodie a tellement pleuré qu'elle voulait pas y aller

qu'Odile a cédé. À la place elle irait chez Grand-mère.

— Oui, sans doute Anne-Sophie serait d'accord pour allez chez Grand-mère et toi...

Élodie lance à ses aînés un regard plein d'inquiétude. Ils en seraient capables...

— À quelle heure elle vient, Grand-mère ? dit-elle d'une voix résignée.

— Devrait pas tarder.

— Tu m'aides pour mes affaires. Maman a dit que tu m'aiderais.

Travailler ! Facile à dire.

D'autant qu'Anne-Sophie débarque dans la cuisine comme une folle, échevelée, furieuse.

— Pouviez pas me réveiller ?

Mathieu n'est pas décidé à se laisser marcher sur les pieds.

— T'as un réveil.

— T'avais promis de m'appeler. J'ai raté la gym.

Depuis trois jours, Anne-Sophie ne parle que de ça ; de la séance de gym spéciale pour préparer à la pratique du ski. Précisément ce matin, à neuf heures, et il a fallu qu'elle la manque alors qu'elle a un survêtement à étrenner. Mathieu dit que c'est du vent, que sa sœur est souple comme un verre de lampe et qu'une heure de gym y changera rien.

— Si je me casse une jambe, ce sera ta faute ! D'ailleurs vous vous en fichez bien que je me casse une jambe, vous pensez qu'à vous !

Et de remonter dans sa chambre avec son survêtement rose et vert.

Si bien que, quand Bernard rentre pour déjeuner, Élodie est partie chez Grand-mère, mais en pleurant comme un veau. Anne-Sophie, en téléphonant à Ségolène, s'est rendu compte qu'elle s'est trompée, que la séance de gym a lieu l'après-midi, et elle est vexée de s'être trompée, vexée de s'en être prise à ses frère et sœur et, du coup, est partie déjeuner chez Sandrine en faisant une tête de trois pieds de long. Damien a passé la matinée dans la cave, Mathieu a tourné comme un ours en cage en regardant la pluie, le terrain de volley et la pluie sur le terrain de volley.

Quant à Julie, elle n'a rien fait, n'a rien pu faire et elle est dans sa chambre, d'une humeur de chien.

— Alors, le déjeuner est prêt ? lance Bernard dans l'escalier pour rigoler.

— Oh la barbe ! crie Julie d'en haut.

Damien sort de la cave, l'air ahuri.

— C'est prêt ? J'ai super faim.

— Rien du tout, dit Mathieu d'un ton rogue.

— Y a des pizzas, risque Bernard.

— Encore des pizzas ! Vivement qu'on revienne à la cantine !

Là, il faut vraiment que Bernard prenne une décision énergique, sinon la famille va sombrer dans la morosité, et juste le jour du retour d'Odile.

— Qui vient avec moi à Roissy ?

— Sans manger ? dit Damien qui a toujours aussi faim.

— Je vous invite au self là-bas.

— Super ! glapit Mathieu. Je vais chercher Julie.

— Heu, moi, je vais pas venir, dit Damien. Je crois que je vais rester bosser, j'ai rien fait ce matin.

— J'en connais une autre, dit Julie en descendant l'escalier. Bah, on verra ça plus tard.

Et c'est ainsi que trois éléments sur sept de la famille Fontaine attendent, après un steak frites approximatif et trop cher, l'arrivée de l'avion en provenance de Leningrad. Bernard, quoiqu'une énorme pendule digitale égrène les secondes quasiment sous son nez, n'arrête pas de regarder sa montre. On ne devrait jamais rien promettre et surtout pas d'être au bureau à trois heures et demie sans faute, alors qu'on a un avion à attendre à deux heures et quart. Certes, il n'est que deux heures trois, mais à tous les coups avec la pluie, le brouillard, la douane et tout le bazar...